

Panaït Istrati – l’errance du cœur et l’oubli des injustices

- [...] Toi qui lis tout le temps – comme si tu étais pope -, que t’apportent-elles, tes lectures ? Elie l’épicier sait tout juste signer et il est millionnaire. Fais donc mieux que lui : tâche d’abord de ne plus être un journalier sans avenir, puis, lis tant que tu voudras...
- Impossible, maman ! s’écria Adrien. On ne peut pas en même temps servir Dieu et le diable.
- Mais quel est ton Dieu, Seigneur, pauvre de moi ! À quoi veux-tu arriver ? Quel but pour-suis-tu ?
- Aucun. Je vis selon ma loi, demandant peu pour mon ventre – beaucoup, le plus possible, pour mon cœur, mon cerveau...
- Vois-tu, mon cher Adrien, [...] tu as hérité de ta mère une honnêteté plébéienne, beaucoup de franchise rustre, un très bon cœur, et cela t’aurait suffi : mais ton diable de père a tout gâté en y mêlant une masse de sensibilité hellénique et toute l’audace des pirates céphalonites dont il descendait. Ainsi, tu es sorti nature artiste, c’est-à-dire *tzigane*, c’est-à-dire un homme qui peut facilement envoyer son père au gibet !

Nous avons préféré commencer notre étude sur Panaït Istrati par le biais de deux citations qui surprennent le mieux l’origine et la philosophie de l’existence de l’écrivain. Le dialogue avec sa mère, dans le roman *Mikhaïl* (Istrati, 1968 : 129), nous révèle l’esprit avide de connaître les secrets du monde tandis que les mots de son ami, Mikhaïl, qui l’accompagne dans l’ouvrage *Le bureau de placement* (Istrati, 1969 : 185), sont la présentation parfaite de l’héritage biologique d’un père grec dont les gènes seront plus forts que l’éducation inculquée par une mère roumaine.

L’œuvre istratienne est profondément ancrée dans les expériences vécues, admettons-le. Pourtant, méfions-nous de voir chez Panaït Istrati une autobiographie pure. Il y a chez lui une différence entre le « temps vécu » et le « temps raconté », comme

Dr Anca Porumb – assistante à la Faculté de Psychologie et Sciences de l’Éducation de l’Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca. Adresse de correspondance : Facultatea de Litere, STR. Horia nr. 31, 4300 Cluj-Napoca, Romania, e-mail : ancaporumb76@yahoo.com

le remarque Balan Zamfir, dans *Panaït Istrati. Tipologie narativă*. Adrien Zograffi devient le double de l'écrivain, qui ne peut plus revivre les événements, sinon les raconter. Le *je* est remplacé par le *il*, ce qui impose une distance temporelle, parce que « le *je* du discours (le *je* qui raconte) n'est plus le même avec le *je* qui participe aux événements (le *je* à qui sont arrivées les choses racontées) (2001 : 32, n. tr.) Nous nous lançons, à notre tour, dans une aventure afin de comprendre le désir permanent d'Adrien, alias Panaït Istrati, de changer toujours de place pour qu'il nous partage ensuite les bonheurs et les malheurs vécus¹ et de déceler les méandres d'un récit difficile à ranger parmi les types de récits² déjà connus.

1. L'errance du cœur

1.1. La figure de la mère

Zoïtza est un personnage réel dans l'œuvre istratienne. Elle est une présence discrète et incarne l'image de la mère seule pour qui les difficultés de la vie comptent moins que le vagabondage de son fils, motif de son mécontentement.

Femme simple, blanchisseuse et n'ayant pas un homme auprès d'elle qui soit son appui, Zoïtza se donne de la peine pour éduquer son fils, fruit d'une relation avec un Grec. Bien que l'enfance d'Adrien Zograffi et, implicitement, de l'auteur, eût été profondément marquée par la pauvreté, celui-ci s'en souvient avec nostalgie et ne manque jamais l'occasion de nous décrire les moments de son enfance et jeunesse où la mère l'accompagne toujours physiquement ainsi que spirituellement. Rien n'aura plus la beauté des jours où sa mère préparait un autre déménagement. Le tour des quartiers de Braïla nous est décrit avec les yeux de l'enfant fasciné par les nouveaux endroits et personnages. D'ailleurs, il regrettera à jamais cette période de son existence sans soucis, parce que « sorti de l'enfance, l'homme devient un monstre : il renie la vie, en se dédoublant hypocritement » (Istrati, 1968 : 311).

La grandeur de son âme et la sincérité, Adrien les a héritées de sa mère. Mais la pauvre femme illettrée rêvait de voir son fils devenir un brave homme, sans connaître sa véritable passion. Les paroles d'Adrien à la fin de l'école sont l'aveu devant sa mère et ses lecteurs : « Je n'ai point aimé l'école, pour laquelle mes aptitudes ont toujours été médiocres, sauf en une seule matière, la *lecture*, qui m'a régulièrement valu la note la plus élevée » (Istrati, 1968 : 300). À l'âge de treize ans il quitte les études, en se lançant dans la vie des adultes dont il connaîtra tout de suite les injustices. Les besoins et le désir d'aider sa mère le plongent dans un univers cruel gouverné par l'oppression et

1. Faute d'espace, nous nous limiterons aux contes qui font partie du cycle *La Jeunesse d'Adrien Zograffi*: *Codine*, *Mikhaïl*, *Mes départs*, *le Pêcheur d'éponges*, 1968 (pour la présente édition) aussi qu'au roman *Nerrantsoula*, 1998 (pour la présente édition). Nous ferons toujours référence à ces livres.

2. Mariana Ionescu dans *Les (en)jeux de l'oral et de l'écrit: le cas de Panaït Istrati* fait une typologie de récits dans l'œuvre de Panaït Istrati : récit encadré, récit enchâssé, récit juxtaposé.

l'exploitation. Le premier travail à la taverne de Kir Léonida s'inscrit, à notre avis, dans le long fil des aventures représentant à la fois des pas dans la construction du personnage et une inquiétude de plus pour sa pauvre mère. L'amour maternel ne lui suffit plus, bien qu'une fois entré dans le service du cabaretier, Adrien fasse de son mieux pour rendre sa mère fière de lui. Il y parvient, mais ce qui nous intéresse surtout est la façon dont l'adolescent fait l'apprentissage du vrai visage de la vie.

1.2 Le besoin de la présence paternelle

N'ayant pas connu son père, comme l'écrivain lui-même, le jeune Adrien cherche dans la présence masculine la figure paternelle, repère si nécessaire à sa formation en tant qu'Homme. L'apparition du capitaine Mavromati à la taverne l'entraîne dans un autre type d'errance, celle intellectuelle, symbolisée par le dictionnaire, le cadeau le plus cher jamais reçu. Le voyage dans le monde des mots et de leurs sens vient remplir le vide ressenti par l'adolescent. La connaissance des secrets de sa langue maternelle lui ouvre la voie vers la liberté intérieure. À partir de cet instant, son âme et sa pensée se libèrent de tout malheur. *La Bible*³, comme Adrien nomme ce dictionnaire, devient son meilleur ami spirituel. Ce sera grâce au roumain que l'œuvre de Panaït Istrati acquiert l'oralité spécifique aux protagonistes si désireux de bavarder et de provoquer au bavardage. Elisabeth Goblesco décrit le bilinguisme franco-roumain chez Istrati, en considérant le français, qui représente l'écrit, la figure du père inconnu et le roumain, qui représente l'oral, la marque maternelle que l'écrivain ne pourra jamais effacer.

Fasciné par le capitaine grec, l'appui moral et la personne qui assure sa protection, Adrien ne sera pas capable de dépasser le moment de sa mort. Son côté aventurier surgit de nouveau et le mirage de la France renaît dans son esprit. L'homme qu'il considérait déjà comme son père disparaît et sa disparition marque la fin d'une enfance qui aurait pu être encore belle. Dans une attaque de révolte, Adrien crie : « Et vous êtes des législateurs – ô ogres de la belle enfance ! ô cabaretiers, épiciers, manufacturiers, grands détenteurs de terre, noires comme votre âme ! » (Istrati, 1968 : 312).

La présence positive du capitaine Mavromati lui a montré le beau visage de l'existence. L'adolescent Adrien, soumis à ses propres règles de vie, n'hésite pas de quitter la taverne et s'en aller vers son monde⁴. L'inconnu et le hasard l'attirent à tel point que les soupirs de sa mère ne comptent pas. Elle vivra dorénavant partagée entre les allées et les venues de son fils, sans jamais connaître le bonheur de le voir attaché à une jeune fille.

Il y a chez le personnage de Panaït Istrati une errance du cœur au sens propre. Bien qu'il choisisse comme première destination la France, Adrien ne trahira pas son origine. Né dans une ville baignée par le Danube, où le port frémissait sous le poids

3. La langue grecque jette Adrien Zografhi dans la confusion, en prenant le mot Βιβλίο pour *Bible*. Le sens correct du mot en roumain est *livre*.

4. Dans *Mes départs*, le personnage plein d'amertume exclame : « Moi, je m'en vais vers le mien [le monde] ! » (Istrati, 1968 : 350).

des bateaux, le garçon restera bien ancré dans cette terre cosmopolite. L'échec de sa tentative d'arriver en France, en 1907, éveille en lui le goût de l'Orient déjà connu suite à ses flâneries dans les quartiers grec et turc de Braïla : « [...] en y flânant, je m'imaginai sur les rives de Bosphore, ce fatidique éden que je désirais si ardemment connaître et dont je m'étais fait une image à moi d'après les photos et les estampes » (Istrati, 1968 : 305). Le mirage de l'Orient devient source inépuisable pour les contes de Panaït Istrati. Ses émotions, ses rêves, ses rencontres trahissent la psychologie particulière du « vagabond de génie »⁵ qu'il a été. Nous nous arrêtons pourtant avec la présentation de ses errances orientales pour laisser la place à une errance spéciale, celle de l'amoureux.

1.3 L'amour

Approchant plutôt du conte de fée que du roman, *Nerrantsoula*⁶ nous fait penser au procédé proustien de la mémoire involontaire. Sauf qu'ici c'est l'ouïe qui déclenche les souvenirs. La chanson⁷ entendue dans les rues d'Alexandrie marque le début de la narration.

Apparition passagère dans le récit, Adrien Zograffi avertit dès le début les lecteurs : « Et maintenant, oubliez-moi. De moi il ne sera plus ici question. Écoutez cette histoire qui s'est passée dans des coins de la terre que la plupart de vous ignorent » (Istrati, 1998 : 23). Marcou, le narrateur, le nouvel ami d'Adrien en Égypte, fait un saut dans le temps et l'espace pour raconter l'histoire tragique d'une jeune fille sans identité que les gens du quartier juif de Braïla appellent *sacagioaica*.⁸

La première partie ressemble à un conte de fée, où Marcou doit lutter pour gagner l'amour de la jeune fille. Soumis à plusieurs épreuves par son rival qui profite de la naïveté d'un garçon de seize ans, Marcou met en danger sa vie. C'est un trait caractéristique des personnages de Panaït Istrati, qui agissent d'une façon impulsive, brûlés par le feu de leur âme. Le sentiment d'amour est chaque fois unique et noble, parce qu'il n'y a rien de plus beau que d'aimer et être aimé.

L'ambition des deux garçons se disputant le charme d'une fille mystérieuse s'achève par une tragédie qui augmente leur souffrance. L'accident de *Nerrantsoula* et sa disparition plongent les jeunes hommes dans le désespoir, après cinq ans d'errances et de recherches dans les rues de Braïla. Le cauchemar et le vagabondage des amoureux prennent fin d'une manière toujours bien connue chez Istrati. C'est « le moment surprise » qui frappe et bouleverse le destin des personnages. Une nouvelle histoire se tisse et l'héroïne en est *Nerrantsoula* (ou *Anicoutza*, son nom actuel). Après cinq ans sur les traces de la femme dont Marcou et Epaminonda avaient appris à partager

5. Cette appellation appartient à Édouard Raydon, *Panaït Istrati, vagabond de génie*.

6. *Nerrantsoula* est un surnom d'une espèce d'oranger petit et amer.

7. Les vers de la chanson : « Au bord de la mer, sur la grève / *Nerrantsoula fundoti* ! Une vierge rinçait sa jupe / *Nerrantsoula fundoti* ! »

8. Le mot roumain *sacagioaica* signifie vendeuse d'eau.

l'amour, la rencontre s'avère être encore plus tragique. La jeune fille avait choisi la prostitution, en ignorant les sentiments qui dévoraient l'âme de ses vieux amis.

Au-delà de l'impact psychologique sur les deux hommes, l'épisode des retrouvailles n'est pas placé par hasard au milieu de l'histoire. La visite rendue se transforme dans une confession purificatrice où Nerrantsoula se libère du poids de son passé. De la même manière que l'écrivain, tant ancré dans son enfance, elle ouvre son cœur et raconte sa vie. Nous découvrons ainsi les racines du mal⁹ qui accompagne l'existence des personnages istratiens. Les cruautés et les abus qui les accueillent très tôt mènent à une vie marginale, qui n'est pas à blâmer. Le mystère est dissipé à l'égard de la jeune fille, sauf le nom. Peut-être est-elle l'incarnation de toute fille ayant choisi la vie facile, sans amour.

Les dernières pages du roman rétablissent l'ordre dans le récit. Nous suivons maintenant Marcou dans son errance à Constantinople où il décide de passer une semaine. La fatalité semble être l'ami fidèle des personnages de l'œuvre istratienne. N'eût-été *le moment*, le trio aurait eu une fin banale et indigne de leur existence. Les eaux de Bosphore accomplissent la mission du Grec, qui ne survit pas à la jalousie de l'homme humilié tant d'années et qui préfère la mort. Epaminonda est la seule présence négative du roman, contrastant avec la joie de Nerrantsoula et avec le caractère de vainqueur des héros dans les romans d'aventures. D'ailleurs, les personnages istratiens « souffrent justement de l'incapacité de s'adapter aux réalités, sont dépourvus de sens pratique et, à cause de cela, sont des vaincus, *a priori* » (Oprea, 1973 : 128).

2. L'oubli des injustices

2.1 À la recherche de l'amitié

J'aime l'homme quand il porte en soi, dès sa naissance, l'amour d'amitié. J'aime la femme quand son sang est embrasé par la passion charnelle. Je me livre à eux sans marchander, avec frénésie. Cela coûte cher, mais jamais les déceptions subies n'ont diminué, jamais elles ne diminueront la somme de mes désirs (Istrati, 1998 : 21).

Nous abordons le deuxième aspect de cette étude, la révolte contre les injustices de son temps, toujours à l'aide d'un fragment qui ouvre le roman *Nerrantsoula* et qui annonce un récit plein d'illusions au milieu d'un monde gouverné par la laideur morale. La voix d'Adrien Zograffi se fait de nouveau entendre et nous essayerons de déceler les racines de l'hypostase dans laquelle nous l'avons déjà découvert en tant

9. Nous donnons une citation pour souligner l'idée : « – Chienne ! me hurlait-elle ; c'est toi le malheur de ma vie ! Je ne me sens pas faite pour être mère, et tu t'es cramponnée à mes entrailles comme la cuscute aux champs ! C'est pour mon plaisir que je couche avec ton père, non pour donner vie à des mômes comme toi ! » (Istrati, 1998 : 88).

qu'adolescent. Les cris de révolte et de haine contre les oppresseurs transposent l'attitude de l'écrivain envers une société menant à la désillusion. Ce sont les sentiments de déception, d'amertume et de désillusion qui poussent le narrateur au vagabondage en vue de la recherche de la justice parmi les gens simples et, souvent, marginaux. Car, Panaït Istrati, métamorphosé en Adrien, croit à ses valeurs, qui sont celles « d'un passionné qui place la liberté, la justice, la bonté au-dessus de toute autre considération », comme le remarque Frédérica Zephir dans *L'éthique dans les récits de Panaït Istrati*.

S'ériger en homme juste, voilà l'idéal de l'écrivain dont l'unique religion sera l'amitié. L'âme humaine n'a besoin que de la fidélité de son proche pour oublier la dureté de la vie.

Dans ses errances, Adrien reçoit la plus grande récompense, celle des rencontres avec différents personnages. Chaque personnage est, au début, une apparition mystérieuse dans l'existence du narrateur et cache un secret. Que ce soit la misère des banlieues de Braïla ou la beauté de l'Orient, la fascination du nouveau et la soif de connaître effacent le côté négatif et contribuent à la formation du vagabond.

Nous nous arrêtons à deux figures définitives du cycle *La Jeunesse d'Adrien Zograffi* pour mettre en évidence la conception de Panaït Istrati sur l'amitié, le sentiment le plus noble auquel il s'est rendu pleinement.

2.2 Codine

La conviction de l'auteur de pouvoir changer les gens accompagne toutes les descriptions de ses amis passagers. La noblesse de l'âme humaine existe chez tout le monde et les misères de la vie n'ont pas la force de l'anéantir. L'esprit ouvert du narrateur ne se laisse pas influencer par l'attitude générale du quartier dans *Codine*, un récit réaliste par l'atmosphère mercantile décrite et, dirions-nous, naturaliste par la laideur physique et morale des personnages. Si pour tous les habitants des banlieues de Braïla un certain personnage devient hors-la-loi à cause de son agressivité, pour Adrien celui-ci se convertit dans une attraction. Codine est *CE* garçon que tous les voisins évitent et blâment, sans savoir l'histoire de sa vie. C'est précisément ce qu'Adrien ne fera pas au moment du déménagement dans le quartier le plus dangereux de Braïla : Comorofca, « le quartier le plus mal famé de la banlieue » (Istrati, 1968 : 22).

Au-delà de la solitude qui le caractérise, le flâneur incontestable s'acharne à découvrir dans l'âme pervertie des gens les traces d'humanisme que son idéalisme refuse de considérer disparu. L'entrée en scène de Codine est un pur hasard et détourne le fil de l'histoire. « Le fruit interdit » une fois apparu, l'action est plus alerte, mais une belle amitié naît. Les extrêmes s'unissent et se complètent, parce que la pureté et la naïveté d'Adrien apaisent la dureté de Codine qui accepte rarement la présence d'un être spécial à son côté. « Veux-tu, Adrien, que nous soyons amis ? Tu m'apprendras ce que Dieu et ta mère t'apprennent, et moi, je te dirai ce que je sais, car j'en sais beaucoup, Adrien, mais je suis bête, une bête capable de faire éclater une pierre d'un coup de poing » (Istrati, 1968 : 30).

Le côté sauvage de celui qui a connu le mal appelé « injustice » disparaît quelques instants, comme si, fatigués par la violence, le corps et l'âme de Codine voulaient connaître aussi des moments de repos. Peu à peu, Adrien devient l'apprenti de cet homme plus âgé que lui, qui ne cesse de lui montrer le mauvais visage de l'existence. Ayant chassé de son vocabulaire les mots à connotation positive, Codine reste fidèle à sa théorie, en affirmant : « Le bien imposé est nul, l'amour intéressé ne tient pas chaud ! » (Istrati, 1968 : 43).

L'amitié ainsi que l'amour se gagne avec patience. La scène des confessions apparaît toujours pour éclaircir les doutes d'Adrien. La méfiance et l'acharnement de Codine envers sa mère et envers le monde ont leur source dans son enfance. D'ailleurs, tous les drames des personnages istratiens remontent dans le passé, où ils n'ont pas connu la chaleur du foyer. La laideur physique de Codine amplifiée par le rejet de ses parents l'ont rendu violent et isolé.

Adrien se convertit en ange gardien pour le monstre toujours prêt à se défendre et à se battre pour sa vie, tel une bête sauvage se sentant en danger. La compagnie du jeune garçon innocent qui essaie de lui montrer la beauté de son âme ne parvient pas à adoucir sa haine, parce que les héros des contes de Panaït Istrati ne renoncent jamais à la vengeance. « Ah, petit frère Adrien ! C'est un grand miracle, l'amour de l'homme ! » (Istrati, 1968 : 63) est immédiatement annulée par « ... les hommes ne peuvent pas aimer, les hommes ne savent pas juger ! » (Istrati, 1968 : 64). C'est pourquoi la fin tragique de Codine est inévitable et il meurt de la main de sa propre mère, son plus grand ennemi et la raison de tous ses malheurs.

2.3 Mikhaïl

Mikhaïl incarne la figure de l'ami suprême, qui accompagne Adrien tout au long de son adolescent, en nous esquissant un monde de l'amitié et du romantisme caractéristique à Panaït Istrati. Nous partageons l'opinion d'Al. Oprea à l'égard du côté romantique de l'écrivain, pour qui « les thèmes romantiques ne réussissent jamais. Afin d'atteindre la poésie, il doit descendre jusqu'à un réalisme tellement brutal que seul l'épaisseur d'un cheveu le sépare du naturalisme » (1973 : 151). Pourtant le roman *Mikhaïl* se détache nettement des textes que nous avons présentés. L'écrivain réussit à faire plutôt l'éloge de l'amour que de tomber dans le naturalisme.

L'adolescent Adrien, en quête de la grandeur de l'âme et de l'esprit, s'acharne à gagner l'amitié d'un prince russe déchu, Mikhaïl, présence mystérieuse dans les rues de Braïla, qui cache un secret. « Le coup de foudre » d'Adrien se heurte au refus de Mikhaïl, être taciturne accablé par les effusions et les insistances du jeune garçon, qui « Pour la première fois, [Adrien] se sentit brûler du feu d'Amour qui surpasse la vie et domine la mort » (Istrati, 1968 : 145). Pourquoi cette passion pour un inconnu ? Parce que ce jeune homme misérable et pouilleux se révèle en contradiction avec ses préoccupations. La pauvreté où il vit s'efface devant le pouvoir de l'art, l'unique capable de sauver l'être humain. Il est le portrait en miroir du personnage/narrateur, tel qu'il rêve de devenir des années plus tard : un brave lecteur et un bon connaisseur de

la langue française. Car la perfection est atteinte, à l'avis d'Adrien, au moment où l'on arrive à pénétrer les mystères du français. Comme si Panaït Istrati était un observateur objectif, il nous dévoile la raison pour laquelle la fascination s'empare de son personnage : « Le fait capital qui mit en branle la passion amicale d'Adrien – passion qui grondait au fond de son cœur – fut que ce pouilleux lisait en français... » (1968 : 144).

Croyant toujours à sa capacité d'arracher l'homme à sa tristesse pour le plonger dans son univers sans soucis où ce n'est que l'amour et l'amitié qui comptent, Adrien s'érige de nouveau dans le sauveur des gens, de Mikhaïl cette fois, qui est saisi par le nihilisme s'opposant à la philosophie de vie prêchée par l'éternel rêveur de l'utopie.

Le roman suit son chemin caractéristique. L'écrivain sait toujours introduire au bon moment l'élément qui change le fil de l'histoire en faveur d'Adrien. Celui-ci tombe malade, occasion pour Mikhaïl d'oublier son orgueil et de veiller sur l'être qui aurait sacrifié tout pour lui. À force d'avoir tant essayé, les efforts d'Adrien sont couronnés par la confession de Mikhaïl, qui ouvre son cœur devant son nouvel ami. Le prix à payer c'est le départ, qui vient comme une malédiction, une fois le secret dévoilé. La fin est ambiguë et nous laisse entrevoir une possible fuite proposée par Mikhaïl, effrayé par la mort imminente qui surviendrait à cause de sa confession.

Par rapport aux autres romans et contes, Panaït Istrati a choisi *Mikhaïl* pour en faire un hymne à l'amitié, qui se confond parfois avec l'amour, tellement fort est le sentiment éprouvé par l'auteur dans la présence de l'homme. La vie serait dépourvue du sens dans l'absence d'un ami qui soit la moitié de notre âme et esprit.

Conclusion

Adrien Zograffi, érigé en « peintre du monde », ayant, d'ailleurs, un nom prédestiné (Zograffi vient du grec *zographos*, qui signifie « peintre »), a converti le vagabondage en art, en se servant de la simplicité populaire qui l'approche d'un conteur.

Avons-nous compris la frénésie du personnage principal, son désir de voyager et de connaître l'âme des gens ? La réponse à cette question se trouve toujours chez Adrien, qui donne la définition parfaite de l'Amitié : « ...aimer l'art qu'on comprend, la nature et l'homme, jusqu'au-delà du sacrifice » (1968 : 188). Voilà la quintessence de l'œuvre de Panaït Istrati, l'écrivain qui a aimé l'Homme avant toute chose.

BIBLIOGRAPHIE

- Istrati P. 1968. *La Jeunesse d'Adrien Zograffi : Codine, Mikhaïl, Mes départs, le Pêcheur d'éponges*. Paris. Éditions Gallimard. « Folio ».
- Istrati P. 1969. *Vie d'Adrien Zograffi. La maison Thuringer. Le bureau de placement. Méditerranée*. Paris. Éditions Gallimard. « Folio ».
- Istrati P. [1927] 1998. *Nerrantsoula. Tsatsa Minnka. La famille Perlmutter. Pour avoir aimé la terre*. Paris. Éditions Gallimard. « Folio ».

- Goblesco E. 1989. *Panaït Istrati et la métaphore paternelle*. Paris. Éditions Anthropos.
« Psychanalyses ».
- Ionescu M. 2000. *Les (en)jeux de l'oral et de l'écrit : le cas de Panaït Istrati*. Braïla. Éditions Istros.
- Oprea Al. 1973. *Panaït Istrati, un chevalier errant moderne : dossier de la vie et de l'œuvre*. Bucarest. Éditions Eminescu.
- Raydon E. 1968. *Panaït Istrati, vagabond de génie*. Paris. Éditions Municipales.
- Zamfir B. 2001. *Tipologie narativă*. Braïla. Éditions Istros.
- Zephir F. L'éthique dans les récits de Panaït Istrati. In *Cahiers de narratologie* [en ligne]. 12/2005. Mis en ligne le 20 avril 2005. URL : <http://narratologie.revues.org/223>, consulté le 1 juillet 2014.

Panaït Istrati – the wandering of the soul to forget the injustices

ABSTRACT: Using a simple narrative technique, Panaït Istrati is an excellent painter of the Balkans and, above all, he is the friendship seeker. Our study starts from an interrogation: What makes the main character, Adrien Zograffi, wander from one place to another? Is there his taste of adventure or any ideal? The two parts of the work describe several important moments from the volume *The Youth of Adrien Zograffi*, where Romanians, Greeks and other nations from a Romanian town near the Danube share their happiness and their sadness.

Keywords: wandering, adventure, passion, injustice, Balkans